

PASSAGES

Núria d'Asprer

Universitat Autònoma de Barcelona

Résumé

À partir de certains passages de la ville de Barcelone, un itinéraire de la mémoire sera tracé servant de fil conducteur à une méditation sur le sujet et la traduction.

L'expérience intime de ces lieux communs de la ville, rendus ainsi à leur singularité, permet d'une part de relier la topologie choisie du passage avec l'aspect plus strictement transitif du terme, celui de la traversée, et par là même elle pointe l'expérience de la traduction. Mais une telle méditation permet surtout d'envisager un rapport possible, au sein des configurations particulières des passages, entre le transitoire ou éphémère qui obéirait plus facilement à la sémantique du terme, et le permanent, l'historisé amené par ce qui s'inscrit sur le lieu (de passage) ou sur le sujet qui le traverse. Cette polarité complexe, qui sera analysée et poétisée aussi à l'appui d'une analyse de la désignation onomastique, nous conduit enfin à considérer le passage en tant que « lieu » de traduction.

Mots-clefs: Barcelone, lieu/espace, passages, Sujet, topologies urbaines, traduction, traversée.

Abstract

Starting with specific passages in the city of Barcelona, a route of remembrance will be traced that will serve as a guideline for a meditation on the subject and on translation. This personal experience of these shared spaces or topoï of the city, thus re-assigned to their singularity, will allow us to link the chosen topology of the passage with the more strictly transitive sense of the term (that of a crossing) and to evoke implicitly the experience of translation. However, a meditation of this sort should also allow us to sketch a possible link, within the particular configurations of passages, between the transitory or ephemeral, in keeping with the semantics of "passage" and a sense of permanence through the historical narrative emerging from what inscribes itself in the place (the passage) or the subject who crosses it. This complex polarity, (examined and also poeticised in support of an analysis of the onomastic designation) will lead us, finally, to approach the passage as a "locus" of translation.

Key words: Barcelone, place/space, passages, Subject, urban topologies, translation, crossing.

À Baudouin de Contes, in memoriam

Ouvrir ce numéro de *Doletiana* en invoquant «la forme d'une ville» à la première ligne de la présentation, ce n'est qu'un passage: une sorte de voie intermédiaire permettant d'articuler un parcours et une méditation sur la traversée qu'est la traduction.

On admettra toutefois que le passage tient de la forme de la ville,

mieux encore, je dirais que c'est une « formation » urbaine. Au sens où l'on parle de « formations de l'inconscient ». Une « forme-sens », si on emprunte les termes d'Henri Meschonnic. C'est lieu et c'est espace. Autrement dit, c'est le lieu investi par l'espace. Quelques précisions conceptuelles s'imposent lorsqu'on aborde le binôme lieu-espace, tant celui-ci a fait l'objet d'élaborations théoriques notamment dans le domaine de l'anthropologie. Mais je tiens avant tout à signaler que mon objet ici, ce seront les passages, et plus concrètement certains passages de ma ville, Barcelone, lieux familiers qui me permettront néanmoins de dériver vers un sens plus étendu sur le plan conceptuel, plus adapté aussi au propos vif que sous-tend l'articulation ville-traduction. Le passage fera alors office de figure.

La ville n'est pas qu'une forme, certes, autrement on ne parlerait d'elle qu'en tant que lieu ou rassemblement de lieux cartographiquement mesurables. Je dirais même qu'en tant que lieu, elle ne se traduit pas. Pour traduire la ville il faut l'avoir traversée. Avoir subi sa traversée. La forme d'une ville, en tant que lieu investi, c'est cela qui traduit et que l'on traduit.

Il faudrait préciser qu'ici on entend l'espace comme espace de la traversée, de l'expérience du sujet qui « pratique » le lieu. Sans que cela implique nécessairement lieu de l'anonymat, de passage sans repère ou *non-lieu*. Le passage peut être le lieu d'une expérience intime et toujours singulière, celui où le verbe « passer » subit une retenue.

La désignation des lieux, nullement arbitraire, peut offrir d'emblée une traduction. Tel est le cas des passages: lieux par où l'on passe, action de passer, passerelle ou lieu de transit pour communiquer entre deux lieux. Dans d'autres cas, le terme désignera une ruelle courte et étroite. Mais en français, le passage nous fait surtout penser à ces constructions verticales quasiment transparentes abritant des galeries commerciales, qui firent rayonner Paris au XIXe Siècle.

Le terme paronyme castillan *pasaje* tout comme, en catalan, celui de *passatge*, peut désigner deux configurations fort différentes lesquelles ne recoupent ni l'une ni l'autre le sens du terme français selon l'acception ci-dessus signalée:

On aura d'une part ces sortes de couloirs, voies de passage qui se frayent entre les immeubles coupant un pâté de maisons, bordées de petits commerces, boutiques, et sans nulle ostentation ou très peu: Tel le *Passatge Arcàdia*, reliant la rue Balmes et la rue Tuset à Barcelone; ou bien, même s'ils en diffèrent beaucoup par le style et par l'histoire qui les a marqués, le *Passatge Sert* ou celui de *la Indústria*, creusés dans la masse des bâtiments dans les années 1870 par des industriels

du textile désireux de développer l'activité commerciale, et qui font communiquer l'un et l'autre la rue Trafalgar avec la rue Sant Pere més Alt. Ces passages ne furent pas construits *ex-nihilo* pour la promenade de bourgeois à l'affût de précieuses marchandises, comme c'est le cas pour ceux de nombreuses capitales européennes, ceux de Paris que Walter Benjamin nous a rendus dans son magnifique *Livre des Passages*¹. Non. Nos passages ne décèlent aucun luxe, aucune magnificence architecturale ne vient charmer les regards des passants. Ce sont des couloirs, la plupart du temps couverts d'un plafond opaque pas trop haut, ou partiellement ouverts, qui plutôt évoqueraient de sombres venelles. Fraîcheur sordide. On y passe rapidement, cela offre néanmoins un raccourci par une sorte de monde intérieur, voie piétonnière "souterraine", qui vous permet d'éviter la rue bruyante. On peut aussi bien y aller exprès lorsqu'on cherche tel cordonnier, telle menuiserie, tel bureau de loterie... On ignore toutefois que, sous de telles épaisseurs que l'on traverse d'un pas léger, comme si l'on voulait éviter la gifle du temps, des couches d'histoire se trouvent sédimentées.

Je me souviens avoir dévalé les quelques dizaines de marches des escaliers qui vous plongeait au fond du Passage de la Indústria, chaque fois que toute petite j'accompagnais ma mère au marché de Santa Catalina. Ce raccourci entraînait un jeu singulier, à force de répétition devenu rituel. Les escaliers étaient noirs, très larges et très plats, cela accélérât la descente et vous arrachait des éclats de rire qui retentissaient tout haut. En bas, le passage défilait, d'un côté bordé de quelques boutiques à la lumière jaune très terne, de l'autre je n'en garde que le souvenir de tonalités bien sombres. Émanations d'odeurs. On sortait de ce tunnel comme on quitterait les entrailles de la terre, et presque aussitôt on débouchait sur le marché lumineux.

Ailleurs, des couloirs analogues peuvent former des méandres, une certaine constellation de ramifications, micro-ville intérieure un peu moins sordide que les précédents couloirs décrits, bien éclairée, accueillant principalement des boutiques de mode, parfois quelque cinéma; on s'y arrête devant les vitrines, on s'égaré à volonté, on ne cherche nul raccourci mais le *farniente* ou la distraction et, un peu, l'enfermement, pour aboutir enfin à la sortie et au plein air, une ou deux rues plus loin et avec quelque peu d'étourdissement. Dans ces cas-là on ne dit plus « passages » mais « galeries »: *Galerias Maldà*,

¹ Walter Benjamín (1934-): *Paris Capitale du XIXe Siècle: le livre des pasajes*, Les Éditions du Cerf, Paris, 2000.

Galerias Diagonal... Ce sont, en effet, des galeries commerciales. Espaces toujours fermés, dépourvus de lumière naturelle et de toute opulence. Anonymes. Ancêtres des grands Centres commerciaux et des parcs thématiques qui se multiplient de nos jours sous l'effet du capitalisme sauvage, ces petites galeries barcelonaises ont su résister à l'érosion de l'histoire et gardent souvent le goût du passé sous une apparence plutôt décatie qui fait leur charme. Ils restent à la frontière du lieu et du non-lieu.

Le *Passatge Arcàdia*, parfois nommé "Passatge de les galeries Arcàdia", serait en effet un espace mixte, combinant la configuration propre du passage à un seul tronçon et la fonctionnalité des galeries vouées à la détente et au loisir. Mais ici le loisir fut naguère étroitement lié à l'activité intellectuelle et à une certaine effervescence politique. En effet, dans les années 60 et 70 le passage connut un grand dynamisme culturel: il accueillait des bistrots et des locaux où se réunissait la "gauche divine" barcelonaise, dont le cinéma d'art et d'essai du même nom, qui fut témoin des premières expériences de *L'Escola de cinema de Barcelona*. C'était l'époque sombre du franquisme, où tout geste et toute pensée singulière devaient passer sous clandestinité. Naturellement, le passage fournissait un cadre idéal, par sa forme de refuge et la proximité de quelques caves de jazz et « endroits-cultes » situés dans la rue Tuset. Ce passage, qu'on essaie de revitaliser actuellement, montre néanmoins un visage terne, comme marqué d'une certaine nostalgie du temps jadis. Et on l'aime ainsi, car, sous son allure décatie et sa lumière blafarde, la mémoire nous travaille et un nouvel élan pourrait surgir incessamment.

Mais ici, à Barcelone, le terme *passatge*, peut aussi désigner un espace et une réalité bien différents de tout cela. Ce sont des sortes de ruelles ouvertes à plein ciel, flanquées sur leurs deux côtés de bâtiments à un ou deux étages, habitations bourgeoises débutant avec un petit plan de jardin, verdure tachetée de couleurs, bougainvilliers ou azalées, et réservant une voie centrale privée destinée au passage des voitures des résidents, mais qui la plupart du temps devient une voie publique piétonnière peu fréquentée. Le passage est fermé la nuit par des grilles, aux deux extrémités, mais pendant la journée il offre aux rares promeneurs plus qu'un raccourci, un ralentissement de la marche, un isolement momentané dans une sorte d'univers parallèle très serein et très lumineux où le temps se serait arrêté. Le plus beau à Barcelone, le *Passatge Permanyer*, dans le quartier de l'Eixample. Projeté par l'architecte Jeroni Granell en 1864, ce fut le premier passage ouvert dans l'Eixample, à une époque où la zone était encore entourée de champs et de potagers. L'écrivain Appel.les Mestre y habita, parmi

d'autres artistes illustres. Aujourd'hui, la plupart de ses maisons sont devenues des bureaux de médecins ou d'avocats, ou le siège de quelque entreprise.

À Paris, plutôt que passage, d'un lieu pareil on dirait "cité": Cité de Magenta, Cité Martignac, Cité Marie, Cité Moynet, Cité Monthiers..., car en effet c'est bien la figure d'une cité idéale ce que ces passages évoquent dans leur harmonie.

Ces espaces, qui à Paris s'appellent "cité" et à Barcelone "passatge", ailleurs ce serait "Mews" (*Washington Mews*, à New York), ou « Alleys »,...

La désignation même de tous ces lieux, qu'elle soit catégorielle et définitoire (Passatges, Cités, Alleys) ou individuelle et particularisante (Passatge de les Manufactures, Passatge de la Igualtat, Passatge París,..) en vient à inscrire leur singularité et leur histoire. Dans Barcelone, chaque quartier a ses passages, accueillis harmonieusement dans l'environnement qui les embrasse, ou bien complètement étranges, dis-joints, résidus d'un monde disparu. Leur existence est discrète. On ne les voit pas toujours. Ils sont pourtant si nombreux que l'on pourrait presque parcourir la ville à travers eux: au bout du trajet on se sentirait pénétré de quelque chose d'essentiel, quelque chose qui appartient en propre à la ville et qui reste inaltérable au cœur de ces "cités". Comme si cette configuration même les avait préservés de toute invasion et de toute agression. Espaces enclos, non par des murailles mais par l'ossature plus humaine des bâtiments, les passages ne sont pas des pièces de puzzle ou de musée, mais bien plutôt les différentes synecdoques de la ville, ou de la ville qui fut. Et ils fonctionnent comme des passerelles sans lesquelles on ne parviendrait peut-être pas à "traduire" la ville.

J'ai choisi la figure du passage. Mais que veut dire traduire une ville, traduire sa ville? Est-ce la parcourir? Est-ce l'habiter? La sentir vous appartenir?

On pourrait se poser la question formulée par Georges Perec, que je décontextualise un peu à loisir:

"Habiter un lieu, est-ce se l'approprier? Qu'est-ce que s'approprier un lieu? à partir de quand un lieu devient-il vraiment vôtre?"²

Peut-être faudrait-il commencer par choisir la ville, ou bien choisir ces passages qui la révèlent, tout comme on choisirait un passage dans un roman, dans une symphonie, certaines variations musicales. Choisir un passage comme on choisit une voie d'accès, pas n'importe laquelle:

² Georges Perec: *Espèces d'espaces*, Paris, Éditions Galilée, 1974/2000. p. 50.

c'est une pièce que l'on a détachée du reste, qui fait signe d'appel, qui vous travaille et en quelque sorte vous traduit déjà. C'est une passerelle entraînant vers une communication autre.


Aujourd'hui j'ai voulu revoir le passage de l'Industrie. Il a fallu que je me rende sur place pour me souvenir du nom, car sur le plan de Barcelone il ne figure pas. Un marchand pakistanais qui semblait garder l'entrée m'a appris que le passage porte deux noms: le nom officiel, Pasaje de la Industria, mais dans le quartier on l'appelle populairement "El pasaje oscuro" (passage sombre). Une "traduction" qui à vrai dire ne semble justifiée que pour le premier tronçon du passage, depuis l'accès par la rue Trafalgar; car dès qu'on finit de descendre les escaliers et qu'on atteint le plein milieu, le plafond s'ouvre en un puits de lumière; tout de suite après et sur le côté droit, les panneaux d'un marchand d'horloges et d'un magasin de chaussures assez poussiéreux, les rideaux de fer baissés, rouillés; ensuite, le « Bar Marulo », qui n'a pas bougé, à peine changé, où de petits groupes humains accoudés au zinc se concentrent à la sortie du marché, leurs sacs de légumes ou de fruits disposés par terre; et aussitôt c'est la sortie dans la rue Sant Pere Més Alt, précédée d'une inscription à droite: « Zurcidora », d'une inscription à gauche: « Pasaje de las Manufacturas ».

En dehors du nom populaire "Pasaje oscuro", le passage a donc deux noms bien motivés, selon que l'on y accède par la rue de Trafalgar ou par la rue Sant Pere Més Alt. Mais ceci on ne le découvre qu'après l'avoir franchi. La transformation se fait jour au fil de la traversée. Cette division onomastique du passage, témoigne en effet d'une division socioéconomique: d'un côté l'industrie textile, localisée tout en bas de l'Eixample jusqu'à la rue Trafalgar, qui connut un grand essor à la fin du XIXe siècle; de l'autre côté les manufactures artisanales, localisées naturellement à l'extrémité inférieure du passage, très proche du marché dans la partie médiévale de la ville. Sur cet axe du passage, les boutiques ont fermé car il s'agit pour la plupart de métiers disparus: le reprisage, la fabrication d'éventails. Les enseignes —« zurcidora », « Ventalls-Abanicos »— encore affichées sur les portes closes, restent les vestiges d'un passé pas trop lointain. Sur le plan topographique, le changement devait être sensible depuis le faisceau de lumière du milieu du passage, qui semble articuler ces deux axes de l'activité.

Cette sémantisation des lieux ou, mieux encore, cette lettre qui

les signifie fait précisément d'eux des *lieux de mémoire*³. Les transformations qu'ils ont subies sont de l'ordre d'une traduction éthique, comme dirait Antoine Berman; telle une feuille d'inscription qui accueillerait de nouveaux signes sans effacer les précédents, pour qu'ils continuent d'agir et d'entretisser un lien affectif.

La désignation des lieux nous fait également penser au « lieu anthropologique », lieu du sens inscrit et symbolisé que Marc Augé oppose à l'espace en tant que surface non-symbolisée⁴. À l'appui d'arguments connexes de Michel de Certeau et de Maurice Merleau Ponty, Augé remarque précisément que la notion de lieu anthropologique pourrait également impliquer la possibilité de parcours qui s'y effectuent, de discours qui s'y tiennent et du langage qui le caractérise. Il entend par là une interpénétration entre lieu et espace où le langage y serait sans doute pour quelque chose, même si par ailleurs il tend à associer l'espace aux surfaces non-symbolisées de la planète, les *non-lieux*.

Les inscriptions des panneaux du passage de Barcelone qui nous occupe en viennent à fonctionner comme des fentes, ils permettent de reconnaître la séparation de deux temporalités historiques et de les joindre par l'expérience du passage. L'idée de cette séparation pointée par la lettre fait également penser aux fentes-fissures, réelles et de largeur et consistance variable, qui séparent dans les tableaux de Lars Physant  différents fragments de paysages urbains ou naturels à juste titre qualifiés par l'artiste de « réalité divisée-unie ». Dans ces tableaux, on dirait que les fissures sont les marques d'un forçage exercé pour retenir ensemble différents fragments de ville, si ce n'est les cicatrices d'une séparation douloureuse: les fragments manifestent degrés de luminosité et de tonalité différents correspondant à différents moments de la journée ou à différentes perceptions subjectives, leur présence simultanée sur une même toile semble ainsi accomplir une aspiration impossible de totalité. Les panneaux affichés sur les portes de boutiques fermées du *Passatge de la Indústria*, tout comme les fentes ou la bordure subtile des fragments de ces tableaux, sont la manifestation visible d'une perte, et en même temps ils effectuent la suture entre deux (ou entre plusieurs) instances autrement inconciliables ou invisibles. Ils font passage. En face du Bar Marulo, la

³ Nous empruntons (la déplaçant au terrain de l'expérience subjective) l'expression célèbre de Pierre Nora (1997) *Les Lieux de mémoire*, par laquelle l'auteur désigne ces lieux, figures ou événements autour desquels s'est formée la mémoire collective d'une société.

⁴ Marc Augé (1992): *Non-lieux, Introduction à une anthropologie de la surmodernité*, Paris, Le Seuil.

vitrine d'une ancienne bijouterie bon marché a conservé son vieux panneau: « TU-YO », mais l'espace très réduit de cette boutique a été réaménagé en coin intime du bistrot, passablement rudimentaire, mignon: un miroir apparemment d'origine, deux petites tables ajoutées, une vieille machine à glaces avec la tête d'une jeune fille affichée dessus en réclame publicitaire, un ventilateur; de part et d'autre de la porte d'entrée de l'ancienne bijouterie aujourd'hui devenue annexe de bistrot, deux petites vitrines vides. Le panneau fait office de division et de jonction entre le passé et le présent: TU-YO (toi-moi), à le lire sans pause comme un possessif « Tuyo » (à toi), dut antan inciter l'achat (et la possession) de petits bijoux entre les amoureux qui actuellement pourront sans doute se régaler d'une glace ou boisson en tête-à-tête.

J'ai refait cet itinéraire exactement que je l'avais fait quelque quarante années auparavant, j'ai descendu les escaliers qui soudain me sont apparus complètement changés: les marches, qui ont été depuis aménagées, dirigeaient à présent mes pas au ralenti. En dehors de cela tout demeurait intact ou presque, telle une image qui se serait congelée à l'heure de fermeture des boutiques.

On plonge dans ces espaces profonds, au bout de la traversée on atteint l'extérieur. On en sort transformé, traversé par la profondeur. C'est un peu, aussi, comme si leur forme et leur histoire prenaient corps sous nos pas, comme si notre passage en venait à façonner l'espace, à révéler l'image, à développer telle photo imaginaire du lieu que l'on voudrait offrir. Cela m'a fait penser aux paroles de María Zambrano lorsqu'elle employait la figure de l'espace pour nous parler de « la vie secrète du cœur »:

« Profond est cet espace que crée l'action de quelque chose qui n'étant pas faite pour être dans l'espace en vient à le créer pour que quelqu'un qui l'habite et le parcourt déjà puisse y accéder. La profondeur est si imposante et si mystérieuse parce qu'elle-même est l'espace que nous ressentons à l'instant même où il se crée, sous l'effet de quelque chose qui va incessamment trahir son être pour l'offrir en don suprême, ainsi que suprême est tout don de quelque chose que l'on n'a pas d'emblée mais que l'on acquiert afin de l'offrir à celui qui

seulement de cette manière pourra se diriger vers la personne qui l'appelle »⁵

Mews, Passages, Cités, Galeries,...

Quelle réalité traduisent ces mots? quelles histoires de vie? Et pourquoi telle physionomie urbaine changerait-elle d'une ville à l'autre, d'un quartier à l'autre, ou resterait-elle identique en apparence, ou sous quelque recoin secret?

Il y a sans doute dans ces espaces quelque chose qui tient de la traduction: passages entre espaces comme passages entre langues, à travers les langues devrait-on dire: dans les langues. Mews, du français muer, du latin *mutare*, signifie changement, transformation; par glissement métonymique en venant à signifier "écuries", celles qui se logeaient naguère dans ces passages (Mews) pour accueillir le bétail en déplacement (en mutation de lieu), avant de devenir des résidences humaines. La transformation de la fonction du lieu n'en a pas pour autant déplacé le nom, lequel reste donc investi de toute sa signifiante.

Cités, passatges, galeries, Mews,...

Tous ces mots portent inscrite la marque de leur historicité. On pourrait dire aussi que leur déploiement, ensemble de traductions, fournit la synthèse signifiante du passage:

L'abri, lieu idéal et enclos de la cité.

Le passage en tant que lieu de communication, de transition.

La galerie en tant que lieu d'exhibition et d'échange.

Le déplacement et la transformation des Mews.

Ce, en somme, qui dessine l'expérience de la traduction: recueillement, transfert, visibilité, transformation.

Lieux de passage, ou lieux de transformation, telle celle qui s'opère dans le sujet par le passage d'une langue dans une autre, ou lorsqu'on emprunte de telles voies (de passage) pour changer d'une rue à l'autre évitant l'itinéraire tracé d'avance: espace à découvrir qui, en tant que pièce détachée, ferait penser à ce signifiant énigmatique que concevait Laplanche⁶ ou, en tant qu'espace intermédiaire, à ce « tiers

⁵ Notre traduction. María Zambrano: *Hacia un saber sobre el alma* (1933-1944), Madrid, Alianza Editorial, 2005. [Profundo es aquel espacio creado por la acción de algo no hecho para estar en el espacio y que lo crea para que alguien que vive en el espacio y anda por él, pueda entrar en su contacto. La profundidad impone tanto y es tan misteriosa porque es el espacio que sentimos crearse, por la acción de algo que está a punto de traicionar su ser para ofrecerlo en una entrega suprema, como lo es toda entrega de aquello que no se tiene primariamente y se adquiere para entregarlo a quien sólo así puede ir a quien lo llama.] p. 86

⁶ J.Laplanche (1987), *Nouveaux Fondements pour la psychanalyse – La séduction originaire*, Paris, PUF.

texte » elliptique ou virtuel dont parle Ricoeur⁷, qui se placerait entre le texte de départ et le texte à venir qu'est toute traduction, celui par lequel la traduction advient. Les passages, tels des intervalles qui mobilisent le désir, tel un oxymore que la traversée dissoudrait.

Il y a ces lieux que je photographie pour traduire ma ville à cet ami qui ne la connaît pas, certains lieux que j'ai tenté de traduire au fil de mes "passages", d'autres, encore, qui seront laissés en veilleuse. Ils résistent à la traduction. Ils resteront à l'abri du moindre risque de banalisation. Il se peut alors que la meilleure manière de traduire un espace, ce soit de l'offrir en partage après l'avoir traversé en solitaire. Il restera toujours de l'intraduisible, quelques bribes de non-traduit sous la forme d'une émotion contenue nécessaire pour que l'acte de la traduction reste une expérience contingente: tel un espace qui attendrait d'être parcouru et qui nous travaille déjà, ou l'esquisse d'un monde possible encore ignoré.

[Passages \(Video\) !\[\]\(99f58673407353e96a019fbca558fd72_img.jpg\)](#)

⁷ P. Ricoeur: *Sur la Traduction*, Paris, Bayard, 2004.